Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

108-109 | 2007

Anthropologues à durée déterminée / Peurs collectives / Regards sur les banlieues en crises

La production d'une thèse d'anthropologie dans un laboratoire d'épidémiologie : une approche réflexive

Completing a Thesis in Anthropology: Obstacles and Solutions

Frédéric Balard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/1032>

DOI : 10.4000/jda.1032

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2007

Pagination : 87-98

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Frédéric Balard, « La production d'une thèse d'anthropologie dans un laboratoire d'épidémiologie : une approche réflexive », *Journal des anthropologues* [En ligne], 108-109 | 2007, mis en ligne le 17 novembre 2010, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/1032> ; DOI : 10.4000/jda.1032

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Journal des anthropologues

La production d'une thèse d'anthropologie dans un laboratoire d'épidémiologie : une approche réflexive

Completing a Thesis in Anthropology: Obstacles and Solutions

Frédéric Balard

- 1 Le nombre de doctorants en anthropologie est aujourd'hui bien supérieur au nombre de bourses offertes dans cette discipline. Au même titre que les anthropologues diplômés, les doctorants n'ont d'autre choix que de chercher, hors de l'Université, les moyens de financer leurs études. À travers une approche réflexive fondée sur ma propre expérience de doctorant en anthropologie, j'exposerai les circonstances qui m'ont poussé à répondre à une offre de bourse privée. Je décrirai ensuite comment s'est déroulée ma collaboration avec l'équipe de recherche qui m'a fourni cette bourse. Enfin, je reviendrai sur les avantages et les difficultés de cette situation.

Obstacles et solutions à la réalisation d'une thèse d'anthropologie

- 2 « Ne vous orientez pas vers la thèse à tout prix. Soyez conscients qu'il n'y aura pas de la place pour tout le monde. Étudiez les autres possibilités qui s'offrent à vous tel que le DESS¹ par exemple ». Tel fut en substance, le mot d'ordre auquel les 150 étudiants dont je faisais partie, eurent droit lors de la réunion de rentrée en maîtrise d'ethnologie/anthropologie. Cette mise en garde, relayée par de nombreux professeurs, venait confirmer « l'angoisse » que nous ressentions tous : comment vivre de l'anthropologie ?
- 3 La grande majorité des étudiants de cette promotion avaient choisi cette filière par passion, espérant en faire un métier. Or, l'anthropologie n'est pas à proprement parler une discipline professionnalisante. De ce fait, l'étudiant en anthropologie peut

difficilement espérer accéder à un poste de cadre en entreprise à la fin de sa maîtrise ou de son DEA² comme pourrait le faire un étudiant en informatique par exemple. De plus, à l'inverse des étudiants en histoire, en philosophie ou en lettres, les apprentis anthropologues ne peuvent pas entrer dans l'enseignement secondaire puisque cette discipline n'y est pas enseignée. Le seul véritable débouché pour le doctorant apparaît être l'Université ou les grands organismes de la recherche publique. Or, lorsque l'on connaît le faible nombre des postes des organismes de recherche et des universités, choisir d'entreprendre une thèse est une décision difficile. Face à cette situation, certains étudiants de ma promotion ont fait le choix, plus ou moins à contre-cœur, de renoncer à leur projet initial de thèse pour s'inscrire en DESS. Ceci en sachant que si cette formation leur assurait plus certainement un emploi, elle impliquait également l'éloignement de l'anthropologie. D'autres ont décidé, une fois leur maîtrise obtenue, de se réorienter vers des filières plus professionnalisantes. Enfin, les « irréductibles » ont malgré tout choisi le DEA en vue de préparer une thèse. Pour beaucoup d'entre eux, il s'agissait d'une vocation. Leurs terrains d'études respectifs, tels que l'Amazonie ou le Népal, constituaient chez eux une passion pour laquelle ils étaient prêts à de nombreux sacrifices. Pour certains, leurs parents accepteraient de les aider à financer leurs études pendant encore quelques années. Cette possibilité n'est pas sans soulever des réticences de la part des deux parties. Pour l'étudiant, le risque est de sentir peser sur lui une dette morale ; pour ses parents, d'assumer une charge financière pas forcément prévue dans la mesure où leur enfant est en âge de travailler. D'autres ont fait le choix de travailler en parallèle de leur thèse. Ce choix allonge le temps de la thèse et suppose souvent d'accepter un emploi sans rapport avec les études menées, voire sans intérêt. La dernière possibilité était d'obtenir un financement, une bourse d'étude universitaire ou privée.

- 4 L'allocation de recherche semble constituer la meilleure opportunité pour le doctorant à qui elle permet de se consacrer pleinement à sa thèse. Cependant, son obtention pour une thèse d'anthropologie est loin d'être une généralité. De la quarantaine de doctorants de la promotion dont je fais partie dans mon université, aucun ne bénéficie d'une allocation de recherche du ministère de la Recherche. Il semble cependant que cette pénurie n'est pas généralisée à l'ensemble des filières universitaires. L'attribution d'allocations de recherche est très différente en fonction des disciplines et des équipes de recherche. Pour la plupart des disciplines faisant partie des « sciences dures », le sujet de thèse n'est pas choisi uniquement par le doctorant. L'élaboration du sujet se fait souvent dans une perspective de recherche appliquée, parfois en coïncidence avec une offre de bourse fléchée ; cette pratique tend d'ailleurs à se développer dans les sciences humaines. Dans le cas de l'université où j'effectue ma thèse, il n'y avait pas de sujet d'anthropologie proposé qui fasse l'objet d'un financement ; ce qui laissait aux étudiants une grande liberté quant au choix de leur sujet de thèse mais peu d'espoir d'être financés. En vue d'un financement, il semblait donc plus judicieux de choisir un sujet en fonction des appels d'offres provenant aussi bien d'instances publiques que privées (comme peuvent le faire les contractuels de la recherche). Les étudiants dissèquent ainsi avec attention ces offres et tentent de développer un sujet correspondant.
- 5 Au même titre que l'octroi des financements de projets de recherche, celui des bourses privées se fait souvent en fonction des problématiques d'actualités. Dans le secteur que je connais le mieux, celui de la santé, ces financements sont principalement orientés vers le cancer, le vieillissement de la population et la maladie d'Alzheimer. Si ces financements étaient traditionnellement plutôt « réservés » aux sciences dures dans le cadre d'études

cliniques ou statistiques, de plus en plus d'offres sont faites aujourd'hui aux sciences sociales.

- 6 Quelques étudiants de ma promotion, avec le soutien de leur directeur de thèse, ont opté pour cette solution mais seuls deux – dont moi-même – ont obtenu un financement. Tandis que ma collègue recevait un financement régional pour l'étude de la maladie d'Alzheimer, j'ai bénéficié d'une bourse privée dans le cadre d'un projet de recherche sur la longévité par l'intermédiaire de l'équipe de recherche privée « DS ». Cette bourse, obtenue pour la rentrée scolaire 2003, suppose, pour moi, une double appartenance : thésard au sein de l'équipe « MCC » de l'université et stagiaire de l'équipe « DS ».

Intégrer une équipe de recherche en épidémiologie en tant que thésard en anthropologie

- 7 L'équipe « DS » est une équipe de recherche privée qui développe des travaux dans le champ de l'épidémiologie du grand âge. Le financement du personnel est assuré par la participation de l'équipe à différents projets de recherche. Ainsi, le nombre de personnes travaillant dans l'équipe est très variable en fonction du nombre et de l'importance des projets en cours. Seul, M. R., le directeur, qui a le statut de « directeur de recherche INSERM » n'est pas dépendant de ce système. Au cours des trois années que j'ai passé au sein de l'équipe, le nombre d'employés a fluctué entre 4 et 11 personnes (dont moi-même). En ce qui me concerne j'ai été accueilli en tant que stagiaire, pour les projets ECHA (European Challenge for Healthy Aging) et GEHA (Genetics of Healthy Aging). Ces deux projets avaient pour objectif l'étude des facteurs familiaux (génétiques et environnementaux) de la longévité auprès de familles dans lesquelles vivaient un ou plusieurs individus très âgés.
- 8 Cette collaboration signifiait pour moi la découverte d'un champ de recherche dont je ne connaissais ni le fonctionnement, ni les méthodes, ni les grandes théories, ni les auteurs, ni même les publications de référence. Je n'avais au départ qu'une idée assez vague des problématiques des projets sur lesquels je m'apprêtais à travailler. Je me trouvais face à un monde nouveau et je représentais moi-même une « nouveauté » pour ce monde de par mon appartenance disciplinaire. Bien que l'équipe ait déjà accueilli plusieurs stagiaires, aucun d'entre eux n'était anthropologue de formation. Mes prédécesseurs étaient statisticien, démographe ou bio-informaticien. Si l'équipe avait opté pour un anthropologue, c'est parce que les projets ECHA et GEHA débutaient tous deux par une enquête qualitative auprès de personnes nonagénaires auxquelles devait être soumis un questionnaire. Un étudiant en anthropologie semblait être la personne toute désignée pour mener ce type de travail. L'équipe acceptait donc de me fournir une bourse de recherche, en échange de quoi je devais réaliser une partie des questionnaires destinés aux personnes très âgées. En ce qui concerne mon sujet de thèse, M. R. m'avait laissé libre de le choisir même si, en accord avec ma directrice de thèse de l'université, nous avions convenu qu'il était plus simple pour moi de développer un sujet en corrélation avec l'objet de mon contrat. J'ai ainsi opté pour l'étude de l'expérience de la vie au grand âge.
- 9 Il s'est avéré que le travail d'enquêteur qui m'avait été confié n'était pas aussi aisé qu'il y paraissait. En effet, si la réalisation de questionnaires auprès de personnes très âgées ne posait pas de réelles difficultés, la majorité de mon temps de travail était consacrée à une tâche de prospection visant, d'une part à trouver ces personnes de plus de 95 ans, et

d'autre part à obtenir leur accord. Le recrutement des sujets du projet ECHA – par lequel j'avais commencé – avait pris beaucoup de retard et nous devions redoubler d'efforts pour finir avant l'échéance. De plus, alors que je pensais profiter de la phase des questionnaires pour réaliser les entretiens compréhensifs nécessaires à l'avancement de ma thèse, j'ai dû renoncer à cette possibilité. En effet, la durée du questionnaire ECHA rendait impossible l'idée de prolonger la rencontre par un entretien tant mes interlocuteurs très âgés semblaient affaiblis à la fin du questionnaire. Seule l'observation pouvait être menée parallèlement à mon travail. Lors de cette première année, je me suis efforcé de définir, au sein des participants au projet ECHA que j'avais rencontrés, les personnes qui constitueraient par la suite mes informateurs essentiels. Le week-end, j'essayais de me rendre chez ces personnes pour réaliser des entretiens compréhensifs et semi-directifs pour obtenir une connaissance plus fine de cette population. La fin de ma première année de thèse a correspondu avec la fin de la « phase de recrutement » (constitution du panel d'étude) du projet ECHA.

- 10 M. R. et mes collègues de l'équipe « DS » paraissaient satisfaits de mon implication au sein du projet ECHA. De ce fait, la reconduction de ma bourse n'a posé aucun problème. Ma seconde année de thèse coïncidait avec la mise en place du projet GEHA, un immense projet portant sur plus de 6 000 nonagénaires européens qui reprenait en grande partie les hypothèses entrevues par le projet ECHA. Le départ de la responsable du projet ECHA faisait de ma collègue enquêtrice et de moi-même les personnes toutes désignées pour coordonner ce nouveau projet. Si ce rôle implique pour moi de plus amples responsabilités, il me permet – aujourd'hui que la phase de lancement du projet est terminée – de dégager de plus en plus de temps pour me consacrer à ma thèse. Je suis parvenu à travailler sur ma thèse pendant mes heures de travail et non plus uniquement en dehors. À la fin de ma deuxième année de thèse, j'ai peu à peu réussi à imposer à mes collègues l'avancement de ma thèse comme ma principale priorité. Cependant, cela m'a quelque peu éloigné des projets de l'équipe puisque mon travail ne participe pas autant que celui des autres à la réalisation des projets qui font « vivre » l'équipe. Selon M. R., ma place dans l'équipe se situe au-delà des projets en cours. Il souhaite qu'une fois que j'aurai présenté ma thèse, nous puissions élaborer des projets de recherches comportant un aspect anthropologique et donc novateur par rapport aux travaux menés actuellement. À quelques mois de ma soutenance, cette perspective, bien que particulièrement intéressante à mes yeux, nécessite un travail de définition de mon rôle au sein de l'équipe. En effet, ma thèse se situe en parallèle des projets actuels de l'équipe et non véritablement en complément de ceux-ci comme je l'avais pensé au départ. En outre, ma formation d'anthropologue ne me permet pas de participer à l'analyse statistique et génétique pointue des projets ECHA et GEHA comme l'avaient fait les stagiaires précédents. Afin que ma collaboration postdoctorale avec l'équipe « DS » puisse se faire, il est donc nécessaire de parvenir à élaborer un projet dans lequel l'anthropologie aura une place à part entière. Cette perspective reste sujette aux financements que pourra obtenir M. R. pour financer ce type de projet. L'éventualité qu'aucun projet comportant une approche anthropologique ne voit le jour n'est pas à écarter, ce qui pourrait signifier que j'intègre l'équipe comme « petite main » au service du programme, afin de m'assurer un emploi.

Privilèges et dérives d'une bourse de recherche privée : réflexivité sur une expérience en cours

- 11 À ce jour, ma collaboration avec le laboratoire « DS » est entrée dans sa dernière année. Bien qu'il soit encore trop tôt pour tirer toutes les conclusions, voyons néanmoins quels ont été les aspects positifs et les difficultés rencontrées au cours de cette expérience.
- 12 Face aux nombreuses difficultés matérielles qui se présentent à un thésard en anthropologie, l'obtention d'une allocation de recherche peut apparaître comme une bouée de sauvetage. L'obtention de ma bourse m'a permis de réaliser une thèse sans avoir à exercer une activité professionnelle en parallèle (même si mon activité au sein de l'équipe m'éloignait de mon travail de thèse à proprement parler), ni demander à mes parents de financer trois années d'études supplémentaires, ni souscrire à un crédit. Par ailleurs, le fait que cette bourse s'accompagne d'une intégration à une équipe de recherche hors université m'a offert l'opportunité d'une expérience professionnelle dans le secteur de la recherche. Pour un étudiant en première année de thèse, intégrer un laboratoire de recherche qui travaille sur le plus grand projet mondial en matière de longévité est une expérience enrichissante. Elle m'a donné l'occasion de rencontrer des biologistes et des généticiens de renommée mondiale dans le champ du vieillissement et ainsi de comprendre leur approche du sujet mieux que je n'aurais pu le faire en lisant leurs articles. Ma collaboration avec une équipe d'épidémiologie a également favorisé un regard différent sur mon sujet de thèse. Elle m'a fait découvrir et expérimenter des méthodes différentes et m'a permis de générer des problématiques qui m'auraient sans doute échappé sans une connaissance des ouvrages et travaux de références de ce champ. Il est, encore aujourd'hui, beaucoup plus courant pour les chercheurs des « sciences dures » en France, de lire et de rédiger des articles en anglais que pour ceux issus des sciences sociales. Cette manière de travailler m'a été utile car il est nécessaire pour moi de connaître certains ouvrages de référence n'ayant jamais été traduits, tel que *Life After Ninety*³.
- 13 Et, bien que l'approche du grand âge que mène l'équipe « DS » soit différente de la mienne, le sujet d'étude reste le même. Je suis en permanence dans un contexte où circulent des informations et des réflexions sur ma population d'étude. Les propos tenus par les enquêteurs du projet GEHA sur ce qu'ils avaient pu observer chez les personnes très âgées constituent régulièrement une remise en question de mon travail. Enfin, collaborer avec une équipe d'épidémiologie m'a également permis un certain recul par rapport à ma propre discipline, un regard « décentré » sur les sciences sociales. Il est aujourd'hui plus facile pour moi d'envisager une approche anthropologique de certains sujets que je pensais autrefois réservés à d'autres disciplines.

Étudiant, stagiaire, employé... Quel statut pour le thésard ?

- 14 Si l'allocation de recherche fournie par l'équipe « DS » constitue un financement dans le cadre de la réalisation d'une thèse d'anthropologie, travailler à temps plein au sein de l'équipe « DS » et ne se rendre à l'université que de manière épisodique tend souvent à me faire perdre de vue mon statut d'étudiant. En même temps, le fait que je sois boursier et

non salarié fait de moi un membre à part de l'équipe « DS ». C'est ce qui ressort des propos de M. R. qui n'envisage réellement mon rôle dans l'équipe qu'une fois défendue ma thèse. Par définition, le doctorant n'est pas encore un chercheur et l'on ne peut pas lui assigner ce rôle. En outre, bien que diplômé d'un niveau master comme mes actuels collègues bio-informaticiens, je ne collabore pas comme eux à la rédaction d'articles avec M. R. car je n'ai pas leurs compétences dans la phase du traitement informatique des données. Ainsi, mon rôle est plutôt défini en fonction des besoins périodiques de l'équipe : enquêteur au départ puis animateur du projet par la suite. Bien que s'inscrivant dans le cadre d'un projet en relation avec mon sujet de thèse, ces statuts étaient par moment difficilement conjugables avec mes recherches. D'une part, il m'était difficile de dégager du temps pour l'avancement de ma thèse. D'autre part, il est compliqué de compartimenter son esprit entre un travail de réflexion sur les problématiques d'un sujet de thèse et un travail de coordination d'un projet européen. Lors de ma première année au sein de l'équipe « DS », il m'arrivait de me demander si, à mon insu, je n'avais pas en fait opéré le même choix que les étudiants ayant décidé de travailler parallèlement à leurs études.

Une interdisciplinarité qui ne va pas de soi

- 15 Le fait d'appartenir à deux équipes de recherche issues de deux disciplines différentes implique parfois une sorte de tiraillement entre deux champs qui ne partagent ni les mêmes méthodes, ni les mêmes objets d'études. Si ma population d'étude est aussi celle des gérontologues ou des démographes/épidémiologistes, mon approche est ethno-anthropologique. Ainsi, je me retrouve à l'intersection de deux champs de recherche avec le risque de ne faire partie d'aucun d'entre eux. À l'université, mon sujet de recherche et le fait que j'appartienne à l'équipe « DS » me placent en quelque sorte en marge de mes collègues thésards qui travaillaient, pour la plupart, sur des sujets « classiques » de l'anthropologie. Au sein de l'équipe « DS », la difficulté provient en grande partie de l'extrême spécialisation des thèmes de recherche de l'équipe. Bien que les travaux menés par M.R. et l'équipe n'excluent jamais l'interdisciplinarité, le regard de mes collègues de travail sur les autres disciplines est toujours inhérent à l'étude du grand âge. Leur connaissance de l'anthropologie, de ses méthodes et de ses auteurs de références, est intrinsèquement orientée par leur champ. Or, en la matière, les travaux des anthropologues médicaux américains contemporains sont, pour ainsi dire, hégémoniques. Cependant, ce type d'anthropologie – dont l'aspect médical est très prononcé – n'est pas celui qui m'a été enseigné durant mes études, ce qui donna lieu à certaines incompréhensions quant à l'approche que je développais dans ma thèse. Mes collègues de travail étaient très surpris que je n'utilise pas les questionnaires ECHA et GEHA pour mes recherches, comme le faisaient les précédents stagiaires, et ils s'étonnaient que je puisse élaborer une réflexion à partir de séries d'entretiens menés auprès d'un petit groupe d'informateurs. Si M.R. trouve la méthode des entretiens non directifs et semi-directifs intéressante, il ne s'attendait pas, en recrutant un étudiant en anthropologie, à ce que je développe ce type d'approche du sujet. Il pensait que j'utiliserai une méthode plus quantitative, similaire à celle de l'anthropologue Craig Willcox (2001)⁴ dans ses recherches sur les centaines d'Okinawa. Au final, cette anthropologie médicale a fini par influencer mes recherches, créant parfois des complications d'ordre théorique et méthodologique puisqu'à l'inverse, ma directrice de thèse insistait pour que mon

travail soit une approche du grand âge au moyen des méthodes et des concepts de l'anthropologie traditionnelle.

Conclusion

- 16 Depuis son origine, l'anthropologie a connu plusieurs métamorphoses, à la fois au niveau de ses sujets d'études mais aussi dans la manière dont elle est pratiquée. L'une des transformations majeures fut sans doute celle qui suivit la décolonisation avec des anthropologues du lointain vers le proche. Il semble que l'on assiste aujourd'hui à une nouvelle réorientation de la discipline qui s'affranchit peu à peu de son cadre universitaire et développe de nouvelles pratiques. Cette situation est liée à la fois aux restrictions budgétaires de la recherche publique et à la capacité de la discipline à étudier les problématiques les plus diverses ; l'anthropologie est une discipline « métisse » au sens où l'entend François Laplantine (2001) dans la mesure où elle se situe à mi-chemin entre les sciences de la nature et les sciences humaines. Telle que j'ai pu l'expérimenter comme thésard dans le cadre de ma collaboration avec l'équipe « DS », cette transformation représente à la fois un salut et un risque pour la discipline. Alors que celle-ci était traditionnellement orientée dans une optique de recherche fondamentale, il faut aujourd'hui regarder du côté de la recherche appliquée pour trouver les moyens de financer des recherches. Comme c'est déjà le cas pour la plupart des étudiants en sciences « dures », les doctorants en anthropologie se trouvent dans l'obligation de choisir leurs sujets de thèse au sein d'un *corpus* préétabli. Afin que les étudiants soient mieux armés pour répondre aux appels d'offre, il semble indispensable que l'Université leur propose une formation plus en adéquation avec les nouvelles applications concrètes de la discipline. Cependant, le danger de ce processus est de voir, à terme, disparaître tout un pan des recherches anthropologiques sous prétexte qu'elles ne sont pas monnayables, et ce dès la thèse, qui constituait l'occasion d'une anthropologie plus académique. Ce fonctionnement tend finalement à favoriser une pratique de l'anthropologie limitée à la phase de recueil de données où l'anthropologue, et *a fortiori* le doctorant, n'apparaissent plus comme des chercheurs mais simplement comme des experts du travail de terrain. Cette dérive risque de renforcer l'aspect prospectif des recherches anthropologiques au détriment de l'analyse et de la théorisation qui sont pourtant un aspect essentiel de la discipline.

BIBLIOGRAPHIE

BURY M., HOLME A., 1991. *Life after ninety*. New-York, Routledge.

LAPLANTINE F., 2001. *L'anthropologie*. Paris, Payot.

WILLCOX C., WILLCOS B., 2001. *The Okinawa Program, Learn the Secrets to Healthy Longevity*. New-York, Tree Rivers Press.

NOTES

1. DESS : Diplôme d'études supérieures spécialisées.
 2. DEA : Diplôme d'études approfondies. DESS et DEA ont aujourd'hui été remplacés par le terme « master ».
 3. Bury M. & Holme A.(1991).
 4. Craig Willcox travaille sur l'étude du mode de vie des habitants de l'archipel d'Okinawa pour comprendre le secret de leur exceptionnelle longévité. Il utilise principalement une méthode quantitative.
-

RÉSUMÉS

Les mutations de l'anthropologie vers une pratique plus contractuelle et hors université se manifestent à tous les niveaux de la discipline, y compris à celui des doctorants. Pour financer leurs études, ces derniers répondent à des appels d'offres de bourses provenant d'organismes les plus divers. À travers une approche réflexive, cet article présente un « partenariat » entre un laboratoire d'épidémiologie et un étudiant en anthropologie. Cette collaboration offre à l'étudiant un soutien financier ainsi qu'une expérience « professionnelle » intéressante en échange d'une force de travail et d'un regard différent sur les projets du laboratoire. Ce témoignage met également en lumière les difficultés de la production d'une thèse dans un contexte interdisciplinaire.

The transformations of anthropology towards a more contract-based practice outside universities manifest themselves at all levels of the discipline, including that of doctoral students. To finance their studies, the latter apply for grants funded by a wide variety of organisations. Through a reflexive approach, this article describes a « partnership » between an epidemiology laboratory and an anthropology student. This collaboration offered the student financial support as well as an interesting « professional » experience in exchange for their labour and a different kind of perspective on the laboratory's projects. This account also highlights the difficulties involved in producing a thesis in an interdisciplinary context.

INDEX

Mots-clés : anthropologie contractuelle, approche réflexive, doctorant, étude interdisciplinaire, laboratoire

Keywords : contract-based anthropology, doctoral student, interdisciplinary study, laboratory, reflective approach

AUTEUR

FRÉDÉRIC BALARD

Doctorant en anthropologie